

Magali Favre

LE CHÂTEAU DES GITANS

BORÉALinter



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

LE CHÂTEAU DES GITANS

DU MÊME AUTEUR

À l'ombre du bûcher, Boréal, coll. « Boréal Inter » (L'Enfant des drailles 1), 2001.

L'Or blanc, Boréal, coll. « Boréal Inter » (L'Enfant des drailles 2), 2002.

Le Jongleur de Jérusalem, Boréal, coll. « Boréal Inter » (L'Enfant des drailles 3), 2004.

Castor blanc, Nîmes, Alcide, 2005 ; La Courte Échelle, 2006.

Magali Favre

**LE CHÂTEAU
DES GITANS**

Boréal

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son soutien financier, ainsi que le centre de documentation de la revue Études tsiganes (Paris).

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustrations de la couverture : Geneviève Côté

© Les Éditions du Boréal 2009
Dépôt légal : 2^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Favre, Magali, 1953-

Le château des gitans

(Boréal inter ; 53)

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-7646-0650-6

I. Titre. II. Collection : Boréal Inter ; 53.

PS8561.A929C382 2009 jC843'.6 C2009-940491-5

PS9561.A929C382 2009

À la famille Letoqueu

Aux Gitans du bord du Lez

*À tous les habitants de la Cité du gaz
et du quartier des Barques,
aujourd'hui détruits.*

*Je dis mes peines en chantant
car chanter, c'est pleurer.
Je dis mes joies en dansant
car danser, c'est rire.*

REFRAIN FLAMENCO

Le peuple nomade des Tsiganes est parti du nord de l'Inde il y a environ mille ans pour s'établir en Europe, où il a formé trois grands groupes : les Roms en Europe de l'Est, les Sinti en Europe du Nord, et les Gitans en Espagne. On en compte aujourd'hui plus de douze millions, disséminés dans toute l'Europe.

Les Gitans, comme les autres Tsiganes, possèdent leur propre langue et une culture bien vivante, où la musique et la fête sont aussi importantes que la famille et le respect de la parole donnée. Ils vivent dans l'instant présent, laissent une grande liberté à leurs enfants et voient l'accumulation de richesses comme une forme d'égoïsme.

Tout en étant jaloux de leur indépendance, les Gitans participent à la société dans laquelle ils sont établis en exerçant divers métiers : chaudronnier, ferrailleur, vannier, marchand ambulant, musicien, forain, etc. Certains restent nomades, d'autres sont devenus sédentaires.

Lors de la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), les nazis tuèrent des centaines de milliers de Tsiganes, qu'ils

considéraient, au même titre que les Juifs, comme des sous-hommes.

Après plusieurs siècles d'errance et de lutte pour le respect, les « fils du vent », comme ils s'appellent eux-mêmes, sont toujours parmi nous. Mais il faut savoir les découvrir...

Des flammes luisaient au bout de la rue. Cette nuit-là, comme toutes les nuits depuis son arrivée, Aymé était assis sur le balcon de ciment de l'appartement de ses grands-parents. Il faisait doux. Il tendait l'oreille pour saisir les quelques accords de guitare qui parvenaient jusqu'à lui. Des ombres dansantes se profilaient devant le feu de camp.

À cette heure, tous dormaient dans la maison. Le garçon avait droit à la chambre des filles qui, devenues mères à leur tour, avaient déserté l'endroit depuis longtemps. La pièce avait gardé le charme d'une chambre de jeune fille. Une vieille commode avec un dessus en faux marbre était surmontée d'un grand miroir usé par trop de coups d'œil de coquettes. Un vase rose en verre opaque garni d'un bouquet de fleurs séchées décorait toujours l'une des tables de nuit qui encadraient le lit double. Les deux sœurs y avaient toujours dormi ensemble. Sur l'autre table, une vieille boîte à musique s'ouvrait sur un air de valse. Dans un coin, sur une chaise, trônaient deux

poupées à la tête de porcelaine, l'une borgne et l'autre unijambiste.

Aymé avait souri en imaginant les disputes des deux sœurs à propos de leurs poupées.

Soudain, une voix s'éleva au-dessus de la musique. C'était un chant triste et beau, une lamentation dont il ignorait le sens, mais qui lui faisait un frisson au cœur. Là-bas, au bord du Lez, existait un monde étrange et secret d'où lui parvenait chaque soir la même rumeur.

Aymé sentit ses paupières s'alourdir. Il avait passé la journée à la plage et tombait de fatigue. Il était prêt à se glisser entre les draps rugueux, les mêmes que ceux qui avaient abrité les rêves de sa mère lorsqu'elle était enfant. Cela lui faisait tout drôle. Il ramena le vieil édredon sur sa tête pour s'y ensevelir et se perdre dans l'oubli du sommeil.

— Petiot, debout ! Je vais arroser le jardin. Si tu veux venir m'aider, dépêche-toi !

Il faisait à peine jour. Aymé entendit les pas lourds de son grand-père résonner dans le couloir et la porte claquer. Bien sûr, il pouvait rester au lit, c'étaient les grandes vacances. Mais il aimait aller au jardin dès le lever du soleil pour profiter de la fraîcheur matinale. De plus, c'était un moment privilégié où le petit-fils et le grand-père se retrouvaient seuls.

Aymé enfila ses pantalons, sauta dans ses espadrilles,

attrapa un croûton de pain et rejoignit son grand-père au jardin. Celui-ci avait déjà actionné la pompe.

— Je commence par arroser les pommes de terre. Prends la bêche et assure-toi que l'eau s'écoule bien.

Le jardin était parcouru par tout un réseau de petites rigoles qui permettaient d'arroser les légumes et les fleurs.

— Chez nous, dans le Midi, disait fièrement le grand-père, il suffit d'un peu d'eau et de courage pour faire pousser tout ce qu'on veut. Pendant la guerre, s'il n'y avait pas eu le jardin, nous aurions eu faim plus d'une fois.

Oui, il avait de quoi être fier, le grand-père. Il avait le plus beau jardin de la Cité du gaz. Chaque famille de cette cité ouvrière possédait un jardin. Mais le plus beau, le mieux tenu était certainement le sien.

Après avoir surveillé l'écoulement de l'eau, Aymé s'accroupit près de la pompe. Le long des parois de ciment du bassin rampaient trois gros escargots. Le garçon aimait suivre leur trace visqueuse. Il les prit délicatement par leur coquille et les déposa sur la planche qui servait de couvercle pour voir lequel serait le plus rapide. Ses efforts pour les attirer avec une feuille de salade ne servirent à rien. Il leur chanta alors la chanson que lui avait apprise sa grand-mère :

Cargarol, morgueta

Mostra tas banetas

O apeli lo marescal
*Per qu'escrache ton ostal*¹

En vain. Ces petits animaux n'aimaient pas être dérangés et se recroquevillaient dans leur coquille à la moindre alerte. Dès que le soleil les touchait, ils cessaient toute activité.

— Laisse donc ces pauvres cagaroles* tranquilles, lui lança son grand-père. Quand il pleuvra, tu pourras en ramasser tant que tu voudras. Toinette en fera une bonne chaudrée. En attendant, va donner à manger aux lapins. Prends les fanes des carottes et des pommes de terre que j'ai récoltées.

Un paradis, ce jardin, avec ses roses, ses géraniums, son carré d'iris et ses glycines grim pant aux clôtures. Au fond, près du cabanon, les branches de deux abricotiers ployaient sous le poids des fruits. Près du portail, un cerisier faisait le régal du garçon. Le jour de son arrivée, Aymé avait mangé tellement de cerises qu'il en avait attrapé la colique.

1. « Escargot, mourguette / Montre tes petites cornes / Ou j'appelle le forgeron / Pour qu'il écrase ta maison » (traduit de l'occitan). Cité dans *Nous les filles*, de Marie Rouanet.

* Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le lexique en fin de volume.

— Ah ! Les chenapans, grogna le grand-père. Ils sont venus chaparder des cerises cette nuit ! Remarque que, tant qu'ils cueillent celles du haut de l'arbre, cela ne me dérange pas trop. À mon âge, je ne grimpe plus jusqu'à elles. Je les laisse aux moineaux ou aux Caraques. Elles sont à eux.

Mais de qui donc parlait le grand-père ?

— Papi, c'est quelle sorte d'oiseaux, les Caraques ?

Fernand éclata d'un immense rire.

— Des oiseaux ! Elle est bien bonne, celle-là. Mais les Caraques, ce sont les Gitans, les Pitches, ou les Boumians, comme on les appelle par ici. Mais, en général, on dit « ils », comme si on n'osait pas les nommer. Les mauvaises langues les appellent aussi les « voleurs de poules », ou « de cerises » dans notre cas. Mais ne dis pas à Toinette qu'ils sont venus, sinon elle va en faire tout un plat. Elle n'aime pas les voir rôder dans le jardin.

Aymé était gêné de sa méprise.

— Zou ! Je pars au travail. Tu arrêteras l'eau dans quinze minutes. N'oublie pas !

Le grand-père refermait déjà le portail du jardin pour partir à grands pas vers l'usine à gaz, à quelques coins de rue. Il y était chauffeur depuis que, jeune marié, il était venu s'installer à Montpellier. À longueur de journée et de nuit, les chauffeurs s'assuraient du bon fonctionnement des fourneaux en les chargeant de charbon. Le travail était dur, mais bien payé, avec de nombreux

avantages. En plus de l'appartement et du jardin, le gaz et l'électricité étaient gratuits. Ce qui faisait dire au grand-père :

— Je suis peut-être un ouvrier privilégié, mais au moins je n'oublie pas mes camarades.

Membre du Parti communiste, il était de toutes les luttes syndicales. D'ailleurs, un portrait de Joseph Staline, mort depuis peu, trônait en bonne place dans le cabanon situé au fond du jardin, son domaine réservé.

Aymé se retrouva seul. C'était son moment préféré. Sa grand-mère viendrait plus tard pour bichonner ses fleurs. Ensuite, il l'accompagnerait au quartier pour faire les courses et il l'aiderait à porter le cabas.

Le garçon grimpa dans le cerisier et s'y installa pour observer les allées et venues des passants sur l'esplanade encadrée par les deux immeubles de la Cité. De l'autre côté de la rue s'élevaient les villas des contremaîtres. La rue finissait en un chemin poussiéreux et défoncé sur les bord du Lez. C'est là que vivaient les Caraques.

Deux jeunes Gitanes remplissaient des bidons à la fontaine en bordure de l'esplanade. Comme toujours, elles étaient accompagnées d'une ribambelle de petits en guenilles qui pataugeaient pieds nus dans les flaques. Aymé les épiait, intrigué par les grandes jupes des mères, leurs cheveux longs, leurs yeux rieurs et leur allure fière. Des bavardages montaient jusqu'à lui, mais il ne comprenait rien à ce charabia.

Magali Favre

LE CHÂTEAU DES GITANS

Aymé tend l'oreille. On parle de lui dans le salon :

– Tu connais son histoire ! dit sa grand-mère.
Éloignons-le d'ici, je serai plus tranquille !

Pourquoi la vieille Toinette a-t-elle si peur que son petit-fils fréquente les Gitans du « Château » ?

Nous sommes en 1954, à Montpellier, dans le sud de la France, où le souvenir de la Seconde Guerre mondiale est encore tout frais. Aymé a laissé ses parents au Québec pour passer les grandes vacances chez ses grands-parents. Il ne soupçonne pas à quel point son histoire personnelle est intimement liée à celle de son pays d'origine et à la guerre.

Après sa trilogie médiévale (À l'ombre du bûcher, L'Or blanc, Le Jongleur de Jérusalem), Magali Favre nous rapproche ici du pays où elle est née.

☆☆ Niveau de lecture : intermédiaire